

doppelt sich bekanntlich der Spielpreis, und wenn nun noch dazu Herzdame gemeldet wird, muß der Einsatz wiederum mit sich selbst multipliziert werden, und von dieser Gegenanzeige hat das heutige Spiel den französischen Namen Kontoren (von *contre*) erhalten. So kann es also geschehen, daß bei dem gewiß mäßigen Grundeinsatz von 1 Sou, durch Zusammentreffen sämtlicher Requisite, der Verspieler eines Solos (alle Stiche) mit einem Schlage Fr. 9,60 einbüßt, da bei diesem Spiele jeder, der verliert, die doppelte Taxe von dem bezahlt, was er gewinnen würde. Man spielt auch Sechsendsechzig zu zwei, zu drei, und zu vier: letztere Art aber, auf dem Lande unbekannt, wird nur in der Stadt geübt. Wie toll es dabei manchmal draußen zugeht, sahen wir vor ein paar Wochen in einem Dorfe, wo einer der drei Spieler, der Gefahr lief, leer auszugehen, eine ausgespielte Karte nicht bediente. Wir wollten schon auf den vermeintlichen Irrtum aufmerksam machen, als unser Nachbar uns anstieß und zum Schweigen brachte mit den Worten: « Das ist erlaubt, sobald der Gegner es nicht merkt », und wirklich, als dieselbe Karte, kleiner diesmal, wieder erschien, nahm unser Mann mit seiner jetzt überlegenen Zehn den Stich gemüthlicherweise in Empfang. Wir gehen über die anderen noch üblichen Spiele wie Skat, Whist, Kouleur hinweg und verweilen nur noch einen Augenblick bei dem sogenannten Bankspiel, dem reinsten Hazardspiel, welchem noch häufig genug in bestimmten Gegenden geübt wird. Der Bankier hat zwei Kartenspiele vor sich liegen. Aus

dem einen verkauft er an die Umstehenden Karten zu jedem beliebigen Preise. Nehmen wir der Einfachheit halber an, es spielen nur vier Personen außer dem Bankhalter. Die eine kauft eine Karte für 2 Sous, eine andere eine solche für 50 Pf., die bei den letzten eine Karte für 1 Mark, lauter Ziffern, die aus dem Leben gegriffen, nur sind sie da vielfach noch höher. Nun legt der Bankier aus den zweiten Kartenspielen zwölf Karten in drei Reihen vor sich auf den Tisch. Findet sich eine der verkauften Karten in der ersten Reihe, so bezahlt er dafür den einfachen Einsatzpreis zurück, liegt eine solche in der zweiten Reihe, so schuldet er das Doppelte und für die dritte das Dreifache des Einsatzes, so daß derselbe beim günstigsten Verlaufe Fr. 3,21 1/2 gewinnt, im allerschlimmsten Falle aber überall den dreifachen Preis oder Fr. 9,65 1/2 verliert. Eine so einfache Zusammenstellung des Spieles aber, wie wir der Bequemlichkeit halber eben angegeben, findet sich in der Praxis höchst selten, da sich unter diesen Umständen nicht leicht jemand zur Uebnahme der Bank bereit erklären möchte. Die Aussicht auf Gewinn seitens des Bankiers steigert sich nämlich offenbar mit der Zahl der Teilnehmer, weil ja in denselben Mitle die Gefahr, daß zahlreiche gezogene Karten in die letzte Reihe zu liegen kommen, abnimmt. Jedenfalls wird öfters nach einem solchen Spiele von einem Gewinn und besonders von einem Verlust, der an das Hundert streift, geredet, und das dürfte denn doch die Kompetenz des einen oder des anderen Mitspielers übersteigen.

Mon Village

Par Charles BIVORT.

USAGES, MOEURS et COUTUMES (suite)

LES AUTRES TRAVAUX EN COMMUN.

D'autres travaux encore se faisaient anciennement en commun dans les campagnes.

Nos pères comprenaient l'intérêt de cette collaboration, qui rendait le travail facile et agréable.

Quand la récolte de l'un était achevée, on se mettait à faire celle du voisin; c'étaient autant d'occasions de réunions ou de fêtes consistant en un copieux repas, dont la gaité faisait les principaux frais.

Ces occasions étaient moins fréquentes en hiver.

Il y avait cependant le broyage du chanvre et du lin, qui avait lieu au début de la mauvaise saison, en octobre ou novembre. On choisissait un endroit abrité près du village, le plus souvent sur le bord d'un chemin communal.

Ce travail avait lieu pendant la nuit: il était exécuté par les jeunes gens et les jeunes filles, sous la direction de la maîtresse de maison. Un grand feu de bois fournissait l'éclairage et servait en même temps



à réchauffer l'atmosphère et à sécher le chanvre brisé, qui était placé sur une large claie au-dessus du foyer.

Les brisoirs étaient installés autour du foyer et, durant le travail, on racontait des histoires ou l'on chantait en choeur quelques gais refrains.

Vers minuit avait lieu le repas en commun et l'on finissait avec le jour naissant.

Le chanvre et le lin ainsi obtenus alimentaient les rouets de nos grand-mères pendant les longues veillées d'hiver et servaient à fabriquer cette excellente toile que nos mères empilaient avec orgueil dans leurs armoires.

La préparation des confitures et des compotes s'exécutait généralement la nuit, entre voisines qui s'aidaient mutuellement.

Dès la soirée, les fruits étaient préparés et jetés dans de grands chaudrons en cuivre accrochés à la crémaillère.

Vers minuit, on désignait le compère qui devait venir goûter les confitures. Les ménagères se rendaient à plusieurs chez lui et le réveillaient sous un prétexte quelconque, puis l'amenaient avec elles. On lui offrait une cuillerée de confiture et il devait en apprécier la cuisson.

L'arrivée du parrain ainsi choisi permettait à la maîtresse de maison d'offrir une collation aux voisines, en récompense de leur obligeant concours.

LE PORCHER COMMUNAL.

(SCHWEIN-HIRT.)



Je le vois encore, tel qu'il était au temps de ma jeunesse: un robuste gaillard, la figure hâlée par le grand air, portant toute sa barbe, vêtu d'une longue blouse de toile grossière, chapeau tyrolien sur la tête, la corne de boeuf en bandoulière, et muni d'un long fouet. A côté de lui, son chien, prêt à exécuter les ordres du maître.

Le matin, de très bonne heure, on l'entendait sonner de la corne; toutes les porcheries s'ouvraient sur son passage et les animaux accouraient pour se joindre au troupeau.

Avant les moissons, les porcs étaient conduits aux vains pâturages et dans les champs en jachères; après les récoltes, dans les champs moissonnés, et, en hiver, à la glandée dans les bois.

La glandée fut abrogée par la Révolution française, qui attribua aux particuliers une partie des bois étendus appartenant jusque-là aux châteaux ou aux couvents.

Le porcher était presque toujours rétribué en nature. Cette coutume existait encore dans mon temps à Oberpallen, et sans doute aussi dans d'autres villages.

La redevance annuelle était de huit « mälér » ou seize hectolitres de blé, à fournir au prorata du nombre des bêtes appartenant à chaque cultivateur.

Pour les jeunes porcs, les chèvres et les brebis envoyés au troupeau, on payait un léger supplément.

Il est intéressant de rappeler ici l'ancienne manière de compter le nombre des bêtes, soit pour la perception des honoraires du porcher, soit pour le prélèvement des impôts. (à suivre.)